

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine : le Mercredi et le Samedi.

ABONNEMENT :
 Pour Roubaix : 18 fr. par an,
 — 10 fr. pour six mois,
 — 6 fr. pour trois mois.
 Pour le dehors, les frais de poste en plus.
 Un numéro : 25 centimes.

Bureau du Journal, 20, rue Neuve,
 A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

Les annonces et les réclames publiées dans le Journal de Roubaix paraissent le Samedi dans le Journal d'Annonces qui contient le BULLETIN COMMERCIAL de Roubaix et de Tourcoing.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 19 Janvier.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle :

Nominations : dans les tribunaux de commerce ; — de juges de paix et de suppléants de juges de paix ;

Nominations : d'un pharmacien aide-major à l'hôpital du Gros-Cailou ; — d'un maire et d'adjoints dans les départements.

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

Par arrêté de M. le préfet du Nord en date du 5 janvier 1859, la chasse est interdite dans le département du Nord, à partir du 1^{er} février 1859, sauf les exceptions autorisées par l'arrêté préfectoral du 30 septembre 1856.

La même époque a été adoptée pour la fermeture de la chasse dans les départements du Pas-de-Calais, de la Somme et de l'Aisne, MM. les préfets s'étant concertés à cet effet, conformément aux instructions ministérielles.

Le conseil d'Etat vient d'être saisi du projet de budget pour 1860. Au nombre des autres projets qui ont été renvoyés à ce corps délibérant, figure, selon le *Messenger*, celui dont nous avons annoncé déjà l'élaboration, et qui se rapporte à quelques modifications à introduire dans notre régime postal. Ainsi le poids des lettres qui sont assujéties au droit de 20 centimes serait porté de 7 grammes 1/2 à 10 grammes. L'administration admettrait désormais l'insertion dans les lettres ordinaires de billets de banque et des valeurs au porteur jusqu'à concurrence de 2,000 fr., moyennant un droit de 1 fr. par chaque 100 fr. Pour jouir de cet avantage, les expéditeurs seraient tenus de déclarer les valeurs insérées dans leurs lettres, sans quoi l'administration ne serait pas responsable de l'envoi.

On connaît les nombreuses divergences qui se sont manifestées sur la question de savoir si les greffiers des tribunaux de commerce sont tenus de délivrer des certificats de non-opposition ni appels relatifs aux jugements émanés de ces tribunaux.

Samedi, la Cour de cassation, chambres réunies en audience solennelle, sous la présidence de M. le premier président Troplong, vidant son délibéré sur cette importante affaire, contrairement aux conclusions de M. le procureur général Dupin, a adopté la doctrine favorable aux greffiers, qui avait été admise par la Chambre civile, le 9 juin 1856.

En conséquence, son arrêt solennel, destiné à fixer la jurisprudence sur ce point, casse l'arrêt de la Cour impériale de Rouen, du 26 février 1857, et décide souverainement en droit que les greffiers des tribunaux de commerce sont tenus de délivrer des certificats de non-opposition ni appel.

Chambre correctionnelle de Lille. — Un directeur de filature habitant Lannoy, M. Thomas Steel, est prévenu de blessures involontaires et par imprudence, sur la personne d'un jeune garçon, Ferdinand Bulteau, travaillant dans la filature qu'il dirige.

Steel, impatienté sans doute par les réclamations du jeune ouvrier, qui demandait une augmentation de salaire, l'a repoussé un peu rudement. L'enfant a été jeté sur un métier, et sa main, prise dans un engrenage, est aujourd'hui privée de deux doigts.

Le prévenu a été condamné à huit jours de prison, 50 fr. d'amende, et aux frais.

Le nommé Debrée, âgé de 20 ans, né à Tournay, vient d'être incarcéré à la maison d'arrêt de Lille.

Cet étranger, ouvrier cordonnier, est prévenu de coups et blessures sur la femme de son patron, le sieur D..., bottier à Roubaix.

On vient aussi d'amener à la même prison un autre Belge nommé Caron, également natif de Tournay.

Ce dernier est inculpé d'avoir commis en deçà de la frontière divers délits d'abus de confiance et d'escroquerie, au préjudice de ses patrons et de diverses personnes de sa connaissance.

Dimanche après-midi, six Anglais, ouvriers teinturiers, travaillant à Roubaix, se sont pris de querelle à la suite de libations nombreuses faites dans les différents estaminets de Watrelos.

Après s'être assommés mutuellement dans toutes les règles de la boxe et avoir insulté les agents de police, trois des Anglais furent arrêtés, les autres prirent la fuite.

On assure que deux des boxeurs ont reçu des blessures d'une certaine gravité.

Nous lisons dans l'*Echo du Nord* quelques lignes élogieuses où il est question de nouvelles études pour piano que vient de publier un artiste de grand mérite, M. Emile Steinkulher. Ce jeune et savant compositeur compte à Roubaix bon nombre d'amis et d'admirateurs de son talent; aussi croyons-nous être agréable à nos lecteurs en reproduisant ici un article de M. H. Dupont :

Un artiste, Lillois par le cœur et par un long séjour parmi nous, M. Emile Steinkulher, dont on recherche avec avidité les productions pour le piano, vient d'éditer et de mettre en vente dix-huit morceaux de musique, sous forme d'études, pour des élèves de force moyenne.

Il y a du style dans ces pages charmantes, et nous les analyserions volontiers, si nous n'avions sous les yeux des appréciations qui valent dans leur concision toutes les pages que nous pourrions écrire.

M. Marmontel dit dans une lettre adressée à l'auteur :

son attention, ne remarqua pas le moindre désordre dans la suite des idées de son amie.

Mais le soir, après le départ des visiteurs, Wallden et ses amis voulurent consacrer un quart d'heure à essayer un billard neuf, et Marie resta seule. Il régnait alors un tel chaos dans sa tête qu'elle ne pouvait concevoir une seule idée bien nette. Tout ce qui lui avait procuré de l'agrément et du plaisir les semaines précédentes lui semblait maintenant vide et ennuyeux; elle rongissait en songeant aux discours légers et inconvenants de son mari. Ah! combien aujourd'hui elle trouvait ce dernier inférieur à Williamson! Le joug conjugal lui paraissait lourd comme du plomb; son cœur brûlait; — il était de nouveau en proie à ces mouvements passionnés qu'elle avait naguère dépeints à son excellente mère, et, oubliant tout à fait les paroles de cette dernière : « Quand une fois tu auras contracté ces liens qui t'enchaîneront pour la vie entière, songe que tu n'as pas le droit d'être infidèle, même par une seule pensée, à celui à qui tu dois tout donner! » Marie s'abandonna sans réserve à sa violente douleur, sans réfléchir que son mari pouvait entrer d'un instant à l'autre.

Cependant, par bonheur ou par malheur pour tous deux, il ne parut point. Le quart d'heure s'était métamorphosé en plusieurs heures, lorsque Marie s'éveilla de son rêve, se leva en sursaut du sofa et vit avec surprise que les bougies étaient presque entièrement consumées. Tout s'éclaircit subitement à ses yeux. Inquiète et tremblante, elle jeta un regard vers le lit, croyant que Wallden était couché depuis longtemps. « Il a pénétré mes sentiments, pensa-t-elle; dans son juste dépit, il m'a laissé en proie à l'état d'assoupissement qui a suivi la

violente agitation de mon sang. » Mais elle se sentit le cœur soulagé quand elle s'aperçut qu'elle était seule dans la chambre; elle rougit à ses propres yeux de l'inconduite de son mari, et y trouva une excuse à son propre égarement.

Elle consulta la pendule; l'aiguille marquait deux heures. Vite elle se mit en devoir de se déshabiller; mais, frappée soudain d'une autre pensée, elle y renonça, alluma de nouvelles bougies, prit un volume pour avoir l'air de lire, et s'assit en attendant son mari.

A peine avait-elle adopté ce parti que la porte s'ouvrit doucement, et que Wallden entra d'un pas assez incertain et dans un état où Marie ne l'avait pas encore vu et ne s'était jamais attendue à le voir. L'inauguration du nouveau billard avait dégénéré en orgie; on avait joué, et les choses avaient été poussées de plus en plus loin au milieu de chants et de joyeuses plaisanteries; le malheur au jeu avait surexcité Wallden; cherché à étourdir son dépit — et, par suite, il se trouvait dans cet état qui est la plus profonde dégradation de l'homme.

Marie repoussa ses caresses avec horreur; à peine pouvait-elle supporter sa vue, tant il lui semblait méprisable.

« Tu as veillé, tu m'as attendu, ma petite colombe, et tu as soupiré et versé quelques larmes, n'est-ce pas? Voyez donc! — Naturellement, je suis un peu gai; mais il ne vaut pas la peine de pleurer pour cela!

« L'idée se m'en est pas venue! » dit Marie, se contraignant pour faire une réponse quelque peu amicale, car ce n'était pas le moment de faire des observations; mais son cœur battait avec force, et peu s'en fallut qu'elle ne perdît contenance.

« Vraiment, l'idée ne t'en est pas venue? —

« Ces pièces caractéristiques offrent un excellent travail de style, et doivent former le goût des élèves. C'est un acheminement aux nocturnes de Field, à l'art de phraser de Steffen Heller, aux romances sans paroles de Mendelssohn.

« Cet ouvrage vous fait honneur, et prend rang parmi les bons ouvrages de l'enseignement du piano. »

De son côté, M. Henri Herz, le célèbre professeur, écrit ceci à M. Steinkulher :

« Les dix-huit morceaux mélodiques que vous venez de publier forment un ouvrage aussi agréable qu'utile à étudier, et je me ferai un plaisir de le faire adopter dans ma classe, au Conservatoire impérial de Paris, et de le recommander à tous les jeunes pianistes qui visent au progrès; par ce moyen, je contribuerai au succès d'un ouvrage qui mérite une grande popularité. »

Après ces maîtres, nous n'avons plus qu'à engager les amateurs à se procurer l'œuvre de notre concitoyen; ils se féliciteront que nous n'ayons point prêché dans le désert.

On nous assure que nous aurons le plaisir d'entendre cette année l'excellente musique des guides de S. M. le roi des Belges.

C'est là une véritable bonne fortune dont se réjouiront tous les membres honoraires de la Grande-Harmonie de Roubaix.

Le plus chaleureux accueil est réservé aux artistes belges et à leur chef éminent, M. Bender.

M. Niepce de Saint-Victor vient de découvrir une action de la lumière inconnue jusqu'ici. Nous extrayons de son mémoire un fait qui intéresse tout particulièrement nos ménagères :

Si on expose, dit M. de Niepce, pendant deux heures, à la lumière solaire, un tissu de coton ou de fil mouillé d'eau pure, il est altéré d'une manière sensible; il est bien davantage s'il a été imprégné d'un peu de soude et de potasse

Cela est joli! — Je vais te raconter, par plaisanterie, ma petite déesse, quelle idée m'est venue, à moi, aujourd'hui!

— Eh bien, laquelle donc? demanda Marie avec anxiété.

— Ni plus ni moins que celle-ci : — je veux vivre tous les jours comme il me plaira; car, entre nous, à parler franchement, tu sais qu'il est diablement difficile de contraindre ses passions! — Mais pourquoi donc restes-tu toujours tournée du côté du mur? — Regarde-moi, là, d'un air affectueux; donne-moi un baiser, ma petite colombe!

— Non, cela devient insupportable! dit Marie, et elle se leva vivement pour s'enfuir dans le cabinet.

— Je t'en prie, chère femme, point de ces manœuvres, s'il te plaît! On peut bien, pour les apparences, plaisanter un peu avec sa femme en société, et surtout en présence d'un amant congédié; mais, Dieu me damne, on veut être respecté dans le tête-à-tête!

La fière Marie faillit suffoquer sous le coup de ces paroles.

Après avoir souffert la nuit des tortures infinies, elle se leva de bonne heure le lendemain pour faire une visite à la baronne Charlotte: son cœur avait besoin de s'épancher. Elle avait honte, elle tremblait de s'adresser à sa mère, et, d'ailleurs, la ville était distante de trois milles. Séegerstadt, au contraire, était si près; il fallait donc que Charlotte, sans savoir tout, en sût cependant assez pour l'aider des conseils de son expérience.

La baronne remarqua sur-le-champ que cette visite n'était pas une simple promenade matinale, et elle conduisit son amie au pavillon du

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 19 JANVIER 1859.

— N° 18. —

LA MANSARDE

Suite. — Voir notre dernier numéro.

A ces mots, ôtant son chapeau de paille, et découvrant ses beaux cheveux qui flottaient en boucles capricieuses autour de son front bruni par le soleil, l'ingénieur prit congé de la société et disparut dans le sentier qui traversait la route.

« Une ancienne connaissance, à ce que je vois par votre conversation? » demanda le capitaine A..., qui n'avait cessé d'observer Marie, et il saisit à la hâte la bride du cheval de la jeune dame, lequel, aussi pensif que sa maîtresse, trahissait l'intention d'aller herboriser dans la forêt.

A la vérité, Marie n'entendit pas les paroles du capitaine; mais le ton dont elles furent prononcées frappa assez distinctement son oreille pour lui rendre la présence d'esprit. Elle s'empressa de saisir divers sujets de conversation, d'une manière si intéressante pour la société, que la baronne Charlotte elle-même, avec toute